



VOL. V.—No. 50.

MONTREAL, JEUDI, 10 DECEMBRE 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PREUX DU NUMERO, 7 CENTS.

DE LA CRITIQUE DANS NOTRE PAYS

Sous le titre: *Des grands hommes*, notre confrère de *L'Événement* vient de publier à notre adresse un article dont nous citerons, à cause des réflexions salutaires qu'il provoque, les principaux passages :

« Un de nos confrères, dit-il, se plaint mélancoliquement que nous n'avons plus de grands hommes. L'Olympe est désert et le Panthéon rempli. . . . »

« Nous avons la manie des grands hommes. Que nous faut-il pour gouverner notre province ou notre pays? Des gens laborieux, capables et sensés. Nous sommes désappointés s'ils ne sont pas des grands hommes, et pour les accabler nous grandissons outre mesure ceux qui ne sont plus et qui, s'ils revivaient, succombraient de suite sous le poids du renom que nous leur faisons. . . . »

« Quoi qu'on en dise, notre nationalité n'est plus en danger; et pour garder notre place dans cette politique de chemins de fer, ce ne sont plus des Morins qu'il nous faut, mais des gens pratiques comme les Anglais le sont tous. »

On raconte que M. Morin, durant sa dernière campagne électorale, donna à son principal agent quinze francs! et il eut soin de lui bien recommander d'en faire un emploi légitime. Si notre confrère se donne la peine de prendre le sentiment des députés de notre temps, ils lui diront, croyons-nous, que celui-là ne pouvait être qu'un grand homme, et que l'influence de l'honnête Morin ne serait pas de trop de nos jours dans les élections et même dans « la politique de chemins de fer. » L'heure est mal choisie, en vérité, pour proclamer que « ce ne sont plus des Morins qu'il nous faut. » Oui, certes, ce sont de ces hommes-là surtout que nous avons besoin pour relever le niveau des idées parmi les électeurs et les élus du peuple, tous « gens pratiques » dont les agissements ne tournent guère à l'honneur ni à la gloire du pays. Morin signifie honnêteté: il en faut, veuillez le croire.

De « grands hommes » trouveraient aussi à se rendre utiles parmi nous. Nous n'en voyons pas sur la scène, il y a interrègne, nous le constatons avec *L'Événement*, mais nous ne pouvons admettre que le besoin ne s'en fasse pas sentir. Tous les jours, au contraire, nous déplorons à bon droit l'absence de quelque homme vraiment supérieur dans notre monde politique, et le public exprime généralement le même regret. Soutenir la supériorité, même relative, des médiocrités, c'est pousser trop loin un paradoxe qui peut, sans doute, rassurer les contemporains, mais ne les flatte pas du tout.

Ceci soit dit en passant.

Nous voulons en venir à ce passage plus juste de l'article :

« Nous aurions cru cependant à lire les journaux conservateurs que nous avions encore beaucoup de grands hommes. Dans quel numéro de ces journaux n'est-il pas question d'un grand homme conservateur, et quel coryphée du parti n'est pas appelé un jour ou l'autre grand homme? M. A., penseur profond; M. B., grand orateur; M. C., patriote illustre: combien de fois n'avez-vous pas lu cela! La plaie des louanges exagérées s'étend du collège au vilage. On ne veut jamais que les gens qu'on loue soient

moins que des saints ou des grands hommes. Dans toutes les adresses rayonnent les plus brillantes épithètes. Pour le mendiant italien tout individu qui passe et auquel il tend la main, est un *illustrissime*; ici, tout personnage à fêter est un peu comme ce passant. »

Rien de plus vrai, et, par malheur, les feuilles libérales tombent habituellement dans la même faute; elles ont aussi pour chaque jour un saint qui est le plus grand de tous les saints. Le mal est universel dans notre pays: dans la louange ou dans le blâme, on va à l'extrême; entre l'éreintement et la réclame, entre la charge et l'apothéose, on ne connaît pas de milieu. La vraie critique n'est pas dans nos mœurs.

Il y a plus d'une cause à ces excès. D'abord, l'esprit de parti. Si un orateur prend la parole dans une assemblée, tous les journaux de son parti se croient tenus de dire qu'il a électrisé l'auditoire et s'est élevé jusqu'à la plus haute éloquence; les organes de l'autre parti se feront un devoir non moins impérieux de dire que ce même orateur a été enflé et vide, qu'il a été mal accueilli par son monde. Une fois lancé de ce train, les journaux ne savent plus s'arrêter. Si l'un d'eux veut être simplement juste, on reprochera à ses rédacteurs de ne pas soutenir *les amis du parti*. Et voilà ces journalistes condamnés désormais à l'exagération. Le jour où ils se décideront résolument à le prendre dans la bonne gamme, le public ne les comprendra plus: habitué à l'enflure, l'éloge mesuré lui paraîtra l'aveu d'une infériorité.

Deuxième cause: désir d'encourager le talent national. Armés d'une pareille raison, des gens d'esprit se compromettent audacieusement en faisant l'éloge des médiocrités; il diront d'un livre dont chaque page est ornée de plusieurs fautes de grammaire, que c'est une œuvre importante, fruits de long travaux, qui prépare noblement l'avenir de l'auteur, *et cætera*. Et le bon public gobe cela.

Troisième cause: le mauvais goût de certains critiques formés à cette école de l'exagération. N'est pas critique qui le veut bien: il faut pour cela le sentiment de l'art, un esprit mûr, une longue culture littéraire. En sortant du collège, on n'est pas un maître—permettez-nous cette révélation. Et ce n'est pas en lisant les journaux qu'on peut le devenir. On se prend d'admiration alors pour tel ou tel écrivain canadien qui est entaché du défaut de l'exagération: mauvais modèle qui gâte son élève.

Il faut de la mesure: *est modus in rebus*. Songez donc que si, parlant de Petit Jean, vous le proclamez sublime, vous ne saurez plus comment vous exprimer sur l'auteur qui le serait vraiment. On connaît l'anecdote populaire sur ce curé prêchant le jour de la St. Pierre: « Mes frères, disait-il, St. Paul est un grand saint, St. Joseph est un très-grand saint, mais St. Pierre . . . ho! ho! ho! » Il ne lui restait plus d'expression suffisante. Nous resterons ainsi dépourvus si nous grandissons trop le premier venu.

La vraie critique pourtant a son charme. Eloge discret, blâme plus discret encore, simple restriction parfois, le tout exprimé par une théorie générale plutôt que par le mot brutal, voilà de quoi plaire et à l'auteur sérieux et au juge consciencieux. Peu de miel, pas de fiel: c'est une bonne devise.

OSCAR DUNN.

LES CANADIENS DE L'OUEST

JEAN-BAPTISTE ROY

Jean-Baptiste Roy était un trappeur du Missouri, renommé par son courage et son intrépidité. Exposé par ce genre de vie à une foule de dangers, il sut toujours y échapper par son adresse et son audace, mais jamais que nous sachions il n'eut à défendre ses jours dans des circonstances aussi périlleuses que celles qui forment l'objet de ce récit.

Se trouvant un jour, vers l'année 1815, à faire la chasse à la Côte-Sans-Dessein—encore un endroit baptisé par les Canadiens!—il se vit poursuivi presque soudainement par une légion de sauvages du Nord, au nombre d'environ quatre cents, et il n'eut que le temps de se réfugier dans la maison de la garnison du fort avec sa femme et un autre trappeur. Cette maison contenait heureusement quatre fusils, de la poudre et du plomb, et Roy et son compagnon commencèrent bravement à se mettre en lieu de défense et à faire feu sur les assaillants qui comptaient sur une victoire facile. La femme de notre héros, habituée aux luttes avec les sauvages et capable de faire le coup de feu au besoin, ne fut pas plus intimidée que son mari à la vue de cette nuée d'agresseurs, et elle facilita la résistance de ses deux compagnons en faisant fondre du plomb pour le mouler et le convertir en balles. Il lui arrivait même de temps à autre de lancer à l'ennemi un coup de fusil, qui manquait rarement son but. Les sauvages durent se tenir à une distance respectueuse durant tout le premier jour de l'engagement, et ceux qui, plus hardis que les autres, osèrent s'approcher à la portée des balles, allèrent invariablement rouler sur le sol. Le feu des courageux assiégés était tellement nourri qu'ils durent jeter parfois de l'eau froide sur leurs fusils devenus trop chauds, par suite de décharges répétées, pour pouvoir servir.

Le lendemain, le compagnon de Roy, cédant à un irrésistible mouvement de curiosité, jeta un coup d'œil à travers l'une des meurtrières pour se rendre compte de la position des assiégeants: mais une balle lancée avec une extrême précision par un sauvage qui l'avait surpris ainsi en observation, l'étendit sans connaissance. Roy et sa femme coururent à son secours, mais ils ne tardèrent pas à avoir la douloureuse certitude qu'il était blessé mortellement. Il rendit l'âme, de fait, quelques minutes après, pendant que les sauvages, tout fiers de voir que leur coup avait porté juste, témoignaient leur satisfaction par de grands cris de joie. Encouragés par le ralentissement du feu, les assiégeants crurent qu'ils pouvaient s'approcher sans danger de la maison, et ils commencèrent à tirer sur le toit qui prit feu. Mais la femme de Roy, dont le péril décuplait le courage, les força de battre en retraite en lançant parmi eux quelques coups de fusil bien dirigés, tandis que son héroïque mari escaladait la maison au milieu d'une pluie de flèches et de balles, réussissant à enlever les bardeaux du toit qui étaient en feu, et à rentrer sain et sauf dans sa petite forteresse.

Les sauvages n'eurent pas plus de succès le troisième jour. Roy et sa femme continuèrent de se montrer admirables de bravoure et de vigilance. Si leur courage ne faiblit pas un seul instant, ils n'en étaient pas moins torturés par les plus terribles angoisses. Car épuisés de fati-